

Nicolas CONAN

SANS PITIE
ET SANS CONCESSION

Roman

Éditions Corpus Délicti

Une maison d'édition dédiée à l'aventure, aux multiples facettes du polar, du crime, de l'espionnage, et du terrorisme international.

Préambule

Ce roman mêle des événements fictifs et réels. Cependant, exception faite des figures emblématiques du terrorisme islamiste qui apparaissent dans ce récit et dont les noms appartiennent désormais à l'Histoire, les personnages de ce roman sont issus de l'imagination de son auteur. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé ne serait que le fruit d'une coïncidence fortuite, dont l'auteur ne saurait être tenu responsable. Par ailleurs, certaines imprécisions du roman sont totalement volontaires, afin de protéger les intérêts de l'auteur.

Retrouvez l'auteur sur le site Internet :
<http://editions corpusdelicti.com>

L'ouvrage est signé par Nicolas CONAN

Sous le titre Sans pitié et sans concession
ISBN : 978-2-9565375-9-5

Édité par Éditions Corpus Délicti,
12 rue de la Pommeraie
50750 CANISY
www.editions-corpusdelicti.com



Imprimé en France
Texte intégral
Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal.
© Éditions Corpus Délicti 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toutes les recherches ont été entreprises afin d'identifier les ayants droit. Les erreurs ou omissions éventuelles signalées à l'éditeur seront rectifiées lors des prochaines éditions.

Du même auteur :

Le Malvorgne, la forêt du diable 2016

Une partie de ce livre retrace des faits historiques. Quant à savoir ce qui, de l'autre partie, relève de la réalité ou de la fiction, je laisse ces considérations à l'appréciation du lecteur.

L'indésirable

Les Gais écureuils et les Jonquilles en fleur, deux noms enchanteurs attribués lors de leur construction à deux sordides cités de banlieue, grises et austères, comme il en existe tant en périphérie des grandes villes de France. Les jeunes du quartier n'avaient pas manqué de transformer le i de gais en y sur l'écriteau désignant la longue barre d'immeuble des Gais écureuils et le f de fleur en p sur celui signalant la haute tour des Jonquilles en fleur. Les façades des bâtiments étaient truffées d'antennes paraboliques et les balcons débordaient de linges à sécher. Vu du ciel, la disposition des deux édifices avait l'aspect d'un L majuscule que longeait intérieurement une route bordée de places de parking. Dans la surface centrale triangulaire que formait cet agencement urbain, un grand espace vert avait été aménagé. Mais de ce jardin public destiné à l'origine à la convivialité, il ne restait que des carcasses de bancs couverts de graffitis et des restes de jeux d'enfants cassés et abandonnés. Le gazon avait laissé place à de la terre battue et les quelques arbres qui étaient parvenus à survivre en ce milieu inhospitalier étaient rabougris et tordus. C'est près d'une relique de tourniquet pour enfants située au centre de ce parc qu'avait l'habitude de s'attouper la jeunesse désœuvrée. Cet endroit stratégique présentait deux avantages, il offrait une vue d'ensemble sur tout le secteur et était suffisamment éloigné des bâtisses pour pouvoir alléguer ne pas entendre les voix exaspérées des mères lorsque par les fenêtres, elles criaient à leur rejeton de rentrer au bercail.

Et en cette chaude fin d'après-midi de mois d'août, alors que les vacances scolaires battaient leur plein, une poignée de ces oisifs aux poches vides se retrouvaient à leur emplacement habituel, tel un rituel immuable et sacré. Ils arrivaient par petites grappes éparses de leur démarche atypique basée sur le roulement d'épaules et le pas chaloupé, les visages pivotant à fréquences régulières pour balancer des crachats bruyants et

stylisés. Ceux non vêtus de tee-shirt avaient la tête engoncée dans la capuche de leur sweat malgré la chaleur étouffante qui régnait, et à l'exception de quelques-uns, accoutrés de jeans savamment déchirés et délavés qui leur descendaient sur les fesses, ils étaient majoritairement habillés de bas de jogging et baskets de marque. Dans ce petit univers où la critique était constante, coltiner le logo d'une sous-marque ou compter une bande de plus ou de moins qu'il n'eût fallu sur un vêtement de sport, c'était s'exposer aux railleries et aux moqueries de la communauté. Les familles n'ayant évidemment pas les moyens de s'offrir des chaussures et des survêtements aussi chers, les jeunes frimeurs n'avaient donc d'autre choix que de les voler en magasin ou de s'acheter à bas prix des articles recelés, ce qui ne manquait pas dans les cités. Les retrouvailles du clan ne se faisaient pas par des poignées de mains traditionnelles mais par une suite de shakes complexes qu'ils s'échangeaient avec virtuosité.

À douze ans, Seyba était le cadet du groupe. En ce jour béni, il distribuait avec prodigalité les cigarettes autour de lui en compensation de toutes celles qu'il avait taxées les semaines précédentes. Le jeune noir avait gagné cent euros le matin même en servant de guetteur à ses cousins qui dealaient dans la banlieue sud de la ville. Et ce n'est pas sans fierté ni sans faire d'envieux qu'il relata à ses camarades sa captivante demi-journée de travail. L'argent empoché avait aussitôt fondu comme neige au soleil, le garçon l'ayant employé à rembourser diverses dettes en souffrance et à s'approvisionner en cigarettes de contrebande ; un ravitaillement qui servirait autant à sa consommation personnelle qu'à la revente dont il espérait tirer un bénéfice substantiel. Seyba avait le sens des affaires mais au train où il dilapidait ses clopes, les profits qu'il comptait engranger risquaient d'être notablement altérés.

Seul Kevin, le plus âgé de la bande, refusa l'offre de l'adolescent prétextant qu'il préférait la marque qu'il avait l'habitude de fumer.

Il venait d'avoir dix-huit ans, Kevin, et il ne se sentait plus à sa place parmi ces ados braillards et provocateurs, il avait même presque honte de s'afficher avec eux mais, ne possédant plus beaucoup d'amis dans son âge, il se divertissait avec ceux qui l'acceptaient. En lui grandissait cette désagréable et persistante impression d'avoir tout raté. Depuis son entrée au collège, ses résultats scolaires n'avaient cessé de dégringoler jusqu'au décrochage complet avant la fin de la première année. C'est à cette époque qu'il avait commencé à fréquenter les voyous de l'école puis ceux de son quartier. Il n'avait fallu qu'un pas pour qu'il ne sombrât dans la délinquance mais, pas plus dans ce milieu-là que dans celui des études, il n'était parvenu à faire jouer son intelligence et à se distinguer. Il n'avait pas réussi à faire son trou et encore moins à percer, végétant dans d'éternelles combines foireuses dont, la plupart du temps, les gains s'avéraient dérisoires. Il en avait résulté une série d'arrestations, deux exclusions scolaires et la culpabilité d'avoir fait endurer honte et souffrance à sa mère. Et tout ça se soldait au fond de lui par une sensation d'échec intégral, un mal-être se lisant sur son visage par l'expression désabusée qui s'en dégageait.

Le groupe se figea soudainement et tous se tournèrent dans une unique direction, toute leur attention portée sur un vrombissement de moteur agrémenté d'une musique braillarde émanant d'enceintes au bord de la saturation. Une grosse berline noire de marque allemande déboula dans l'allée longeant les Gais écureuils pour aller finir sa course dans un crissement de pneus en face des Jonquilles en fleur. Des vitres grandes ouvertes, un air de rap crachait sa haine des institutions et de la société et lorsque le contact de l'auto fut coupé, ce fut assurément un soulagement et une délivrance pour les oreilles martyrisées des résidents environnants qui, en ces circonstances, restaient barricadés chez eux. Le silence qui suivit semblait tout aussi assourdissant et tous les yeux au centre du terrain se braquèrent sur l'individu s'arrachant du véhicule. Vêtements de sport noirs, lunettes noires, casquette noire,

Rachid s'engouffra dans le hall de la tour sans même porter un regard à ces insignifiants admirateurs. Âgé de vingt et un ans, il incarnait la réussite et l'exemple à suivre pour les jeunes dévoyés, il avait percé dans le trafic de drogue sans que personne ne sût précisément quel rôle il y tenait. Il s'était maintes fois fait arrêter et avait effectué plusieurs séjours en prison, ce qui ajoutait encore à son prestige.

— Son gun c'est un Desert Eagle, s'exalta Seyba entre deux jets de salive, il l'a fait voir la semaine dernière à mon cousin Souleymane.

— Faut qu'il arrête les champignons hallucinogènes, ton zincou, fit remarquer un des vauriens. Son flingue à Rachid c'est un Glock 34 !

Et là-dessus la discussion s'enflamma, chacun prétextant savoir quel pistolet se dissimulait sous les fringues du truand ; c'était l'occasion pour eux d'étaler leur science dans le domaine des armes à feu et d'arborer fièrement leur degré de connaissances sur l'intimité et les activités de la célébrité locale. La conversation dégénéra en chahut général où chacun spéculait sur les pseudos-exploits du gangster, renchérissant certains faits existants et en inventant d'autres au gré de leur imagination. On pouvait ainsi entendre pêle-mêle que ce Rachid s'était battu avec trois policiers lors d'une interpellation et qu'il les avait laissés tous les trois sur le carreau ; à plusieurs reprises au volant de son bolide, il était parvenu à semer les flics lors de courses poursuites effrénées et il se disait également qu'il avait battu le record de nombre de jours passés au trou dans l'une des maisons d'arrêts où il avait été incarcéré. Bref, un héros à l'état pur pour ces jeunes révoltés, la barre était haut placée mais ils avaient tous espoir de la franchir un jour et de faire encore mieux que leur aîné.

Un peu à l'écart, en appui sur le manège déglingué, Kevin restait silencieux, écrasant rageusement son mégot de la pointe du pied. Lui aussi avait admiré Rachid et tenté de suivre sa voie mais jamais il ne lui était arrivé à la cheville. Il ne disposait ni de sa force physique ni de son agressivité, pas plus

que de cette totale inconscience qui permettait au Maghrébin toutes ses témérités ; sa réputation l'avait précédé auprès des mafieux de la ville et c'est tout naturellement qu'il s'était fait recruter dans le milieu. Kevin, lui, avec son caractère introverti et sa malchance récurrente savait qu'il ne jouerait jamais dans la cour des grands, il en éprouvait une frustration où se mêlaient rancœur et jalousie envers la terreur adulée qu'il avait fini par mépriser.

— Merde ! V'là Nounours qui se pointe ! put-on entendre dans le brouhaha régnant, et le silence s'instaura illico.

Youssef, avec ses cent trente kilos bien tassés, avançait vers eux, son pitbull tenu en laisse.

Les deux joints qui tournaient dans l'assemblée se mirent à circuler à toute vitesse, jusqu'à brûler doigts et lèvres des frénétiques fumeurs de haschisch, qui ne voulaient pas en laisser une miette avant de les écraser.

— Salut les jeunes, quoi de neuf ? demanda le nouveau venu quand il parvint à leur hauteur en reniflant autour de lui, leur montrant ainsi qu'il avait parfaitement senti l'odeur du cannabis dont les effluves ne s'étaient pas encore dissipés.

Alors qu'une seule réponse évasive s'éparpilla dans l'air devenu pesant, il shaka les membres du groupe selon leur rite et comme si de rien n'était, se mit en quête d'informations sur leurs faits et gestes de la journée. Les réponses qu'il en tira furent tout aussi évasives et bientôt, prétextant l'heure imminente du dîner, la troupe se dispersa vers les halls d'entrée des immeubles.

Celui qu'ils appelaient Nounours était un des médiateurs du quartier ; un rabat-joie, un éternel fouinard que les banlieusards soupçonnaient d'être en étroite relation avec la police, un personnage dont il fallait particulièrement se méfier. Plutôt que de jouer aux hypocrites à écouter religieusement ses leçons de morale ou à répondre à ses questions insidieuses, les racailles préféraient s'éclipser, ayant toujours un éventail de motifs à invoquer.

Youssef afficha une mine renfrognée, pourtant, il n'ignorait pas que son apparition allait être mal accueillie par ces renégats de la société. Dès qu'il voyait ces sauvageons traîner hors de leur tanière, il s'efforçait de garder un œil sur eux, tentant en vain d'anticiper les mauvais coups qu'ils préparaient.

— Et toi, tu ne manges jamais ? s'adressa-t-il à Kevin sans aménité.

— Si ! Mais c'est pas encore l'heure pour moi, répondit ce dernier, impassible.

La mère du jeune homme était caissière dans la supérette du coin et ne terminait son travail qu'à vingt heures. Le temps pour elle de rentrer et de préparer à manger faisait que la petite famille ne passait jamais à table avant vingt heures quarante-cinq.

Sans poser davantage de questions, le gros médiateur continua à balader son chien et disparut aussi vite qu'il avait débarqué.

Mais si Kevin tardait à remonter chez lui, c'était pour une raison bien précise. Il grilla une énième clope, examina sa montre et dans la minute qui suivit, il vit le bus arriver de la ville. Le véhicule stoppa à la station située sur la grande avenue et il aperçut une gracieuse silhouette en descendre. Celle qu'il attendait avec impatience traversa le parc miséreux en direction des Gais écureuils, prenant au plus court pour rentrer chez elle, un parcours sur lequel Kevin ne manquait pas d'être présent tous les soirs de la semaine à l'heure déterminée. Yasmina se dirigeait vers lui de son allure féline, sa dense et longue chevelure noire sertissant son fin visage lui donnait un air sauvage que ses yeux sombres et insondables toujours outrageusement maquillés venaient encore accentuer. Elle s'était dégoté un job durant les vacances dans une boutique de prêt-à-porter du centre-ville, elle en était fière et tout dans son comportement exprimait cette vanité. Âgée d'à peine dix-sept ans, elle faisait partie des rares jeunes du quartier à avoir déniché un petit boulot pour l'été. Lorsqu'elle eut rejoint Kevin,

ils se firent la bise, puis le regard rivé sur la BM noire devant les Jonquilles en fleur, elle s'exclama :

— C'est la caisse de Rachid !

— On dirait... acquiesça laconiquement le garçon sans se retourner.

C'était le genre de remarque désobligeante qui avait le don de profondément l'exaspérer mais il fit l'effort nécessaire pour ne rien divulguer de son ressenti. Comme à l'accoutumée, la jeune fille lui sollicita une cigarette qu'il s'empressa de lui offrir et de lui allumer. Il s'en ralluma une aussi, surtout pour se donner une contenance car avec toutes celles qu'il venait déjà de fumer, il n'en éprouvait guère l'envie. Et comme tous les jours, elle lui raconta en détail sa journée de travail qu'il s'appliquait à écouter avec assiduité avant que leur conversation ne bascule sur leurs sempiternels thèmes de prédilection qu'étaient les jeux vidéo et les derniers blockbusters du cinéma américain, et notamment sur les meilleures façons de les télécharger illégalement sur Internet. Kevin était de nature peu bavarde, surtout avec la gent féminine qui l'intimidait, mais Yasmina, de nature contraire, se chargeait de combler ce déficit de paroles et jamais il ne s'insinuait entre eux ces périodes de silence qu'il redoutait en présence des filles, ces longs vides interminables qui le mettaient tant mal à l'aise et dont il s'attribuait la responsabilité. Il était éperdument amoureux de Yasmina mais il se cachait bien de le dévoiler car il doutait que ce sentiment ne fût partagé.

Et preuve en fut faite lorsque la jeune fille aperçut Rachid émerger de son hall d'immeuble. Sans un salut ni mot d'excuse, sans même un regard, elle planta là son interlocuteur et courut à la rencontre du malfrat en hélant son prénom pour attirer son attention. Kevin assistait, impuissant, à la scène, bouillonnant de frustration et de colère. Il les épia du coin de l'œil, s'efforçant de ne rien laisser paraître en feignant un air serein et décontracté. Il put les voir se faire la bise puis, après un bref échange de mots, ils grimpèrent dans la voiture qui

démarras sur les chapeaux de roues dans la seconde suivante pour aller s'évanouir dans la circulation de la grande avenue.

Elle connaissait bien le caïd de la cité, Yasmina, son plus grand frère, qui pour le moment purgeait une longue peine de prison pour deux actes criminels cumulés, était l'inséparable ami de Rachid du temps de sa liberté. Kevin savait que le Maghrébin se foutait pas mal d'elle, qu'il la considérait juste comme une petite sœur capricieuse à laquelle il ne pouvait rien refuser, mais même sachant cela, il n'en éprouvait pas moins de l'amertume et trouvait là une raison supplémentaire de le détester.

Dégoûté, il jeta sa cigarette à moitié consumée et prit la direction du logement familial. Il s'engagea dans le hall d'entrée qui, bien que repeint quelques semaines auparavant, était à nouveau couvert de tags. L'ascenseur n'étant plus réparable car soi-disant irréparable, il s'engouffra dans l'obscur cage d'escalier pour accéder au sixième étage. Les murs décrépits dégageaient des odeurs acres de moisissure auxquelles venaient se mêler les relents de cuisine émanant des appartements de chaque palier. Il finit par atteindre son but, essoufflé et écœuré.